

Sources : <http://www.fichesducinema.com/spip/spip.php?article1157>

Entretien avec Catherine Pozzo di Borgo

vendredi 3 avril 2009, par Cédric Lépine



À l'occasion du rendez-vous annuel du festival Courts à la campagne au cinéma Le Méliès à Melle (du 11 au 17 mars 2009), Catherine Pozzo di Borgo était venue présenter en avant-première son film documentaire *Les Brebis font de la résistance*. Autre regard sur le monde rural, loin de la belle élégie funèbre du *Monde moderne* de Raymond Depardon, ce documentaire s'intéresse aux petites fermes du Larzac et à leur autonomie pour conserver leur art de vivre.

Votre filmographie témoigne de votre intérêt porté au monde du travail. Vous le poursuivez avec *Les Brebis font de la résistance* mais cette fois-ci avec le monde rural et agricole. Pourquoi ce film ?

J'ai voulu sortir du monde du travail industriel sur lequel je m'étais concentrée jusqu'alors. L'idée de faire un film sur les petites fermes est un projet que j'ai avec mon frère depuis plusieurs années. Mon frère est un membre très actif de la confédération paysanne et nous avons réfléchi ensemble un film à faire autour du thème des petites fermes. Je voulais faire un film, utile et qui soit en même temps du cinéma. C'est par hasard que j'ai découvert le Larzac où se trouvent de nombreuses petites fermes. Mais *Les Brebis font de la résistance* déborde finalement la thématique des petites fermes. L'une des spécificités du Larzac est la SCTL (Société Civile des Terres du Larzac) qui a permis de reprendre les terres qui avaient été vendues à l'armée dans les années 1970. C'est une gestion collective des terres, ce qui est unique dans le monde paysan. C'est après coup que j'ai réalisé que ce film tombait à pic à une époque où nous avons besoin d'alternatives face au système dans lequel on vit. À tel point qu'après les projections, on me demande souvent des informations pour développer des alternatives à l'image de celles du film. Ce film donne l'envie de faire des choses.



Votre film arrive à un moment où plusieurs films (documentaires et fictions) sur le monde rural sont distribués dans les salles : *La Vie moderne, L'Apprenti, Combalimon, Herbe*, etc.

En effet, il y a vraiment une pléthore de films après plusieurs années d'un long silence sur le monde agricole. Ce n'est peut-être pas un hasard. Pendant longtemps, les citadins se contentaient d'acheter leurs légumes dans les magasins sans se poser davantage de questions. Maintenant, certains s'interrogent sur la provenance des aliments, la façon dont ils sont produits, etc. Cet intérêt est grandissant. Mais le problème de la disparition des petites fermes n'a pas encore véritablement touché l'opinion publique. Or de nombreuses petites fermes disparaissent tous les ans en France. Ainsi dans les Deux-Sèvres, chaque année, dix fermes sont reprises par six nouveaux agriculteurs, poussant les fermes à agrandir sans cesse leurs surfaces d'exploitation. C'est terrible car peu à peu les campagnes se désertifient. La France est un pays étonnant de diversité agricole, il est alors regrettable qu'elle favorise partout la monoculture. Les gros agriculteurs sont appelés à devenir toujours plus gros et leur impact sur l'environnement est catastrophique. Même si l'on peut observer une tendance à utiliser moins d'entrants, l'agriculture bio à une grande échelle n'est pas pour demain. Et les grandes exploitations sont ensuite intransmissibles : les jeunes agriculteurs se lançant sur le marché du travail n'ont pas les moyens de racheter ces immenses fermes.

Si ce film se présente comme un débat à développer en urgence, que pensez-vous du moyen cinéma par rapport à la télévision ? L'année dernière, *Le Monde selon Monsanto* d'Annie-Monique Robin diffusé sur Arte avait réussi à touché le public.

Certains de mes films ont été diffusés à la télévision, ce qui est une façon de toucher un large public, mais je suis toujours frustrée par ce mode de diffusion, car je n'ai aucun retour. Le seul intérêt, pour moi, est que je touche des droits d'auteur ! Par contre en salles il y a un public que l'on peut rencontrer pour savoir comment il réagit. Même si on touche moins de monde, je préfère ce contact direct avec le public. Si je fais du documentaire depuis près de trente ans, c'est afin d'apporter un éclairage sur des situations complexes, rarement abordées et amener le public à réfléchir sur des thématiques larges en leur apportant des outils. Même si je n'appartiens à aucun parti

politique ni association, je me suis toujours battue pour un monde différent où la propriété privée serait abolie et où tous seraient égaux. Je suis engagée à ma manière quand je fais mes films même si je ne lance pas de slogans et que je ne tape pas du poing sur la table.

Une des choses que j'aime dans le documentaire, c'est le contact avec les gens. Les puristes me reprochent de recourir à l'interview. Mais parfois, c'est difficile de faire sans. Comment dans *Les Brebis font de la résistance*, sans faire d'interviews, expliquer ce qu'est la SCTL, les luttes passées, les problématiques des petites fermes, etc. ?

Je suis souvent refusée des sélections de festivals documentaires. Récemment, on m'a dit que j'étais « trop classique ». Cette remarque est intéressante car elle témoigne de l'air du temps où il faut sans cesse innover parce que le réel en tant que tel est inacceptable. Pour mon prochain film qui abordera la problématique des petites fermes à travers les échanges de paysans de France et de Roumanie, j'ai renoncé à demander une aide à l'écriture du CNC car les consignes portent aujourd'hui non pas sur le sujet mais sur les innovations cinématographiques. La création prime donc sur le sujet abordé. Pour ma part je ne vois pas quels dispositifs nouveaux je peux inventer pour aborder mon sujet. Ce qui ne veut pas dire que je ne soignerai pas la forme, mais l'important pour moi est d'apporter au spectateur des éléments qui peuvent nourrir sa réflexion.



Nous sommes en effet à une époque où plusieurs films s'immiscent à la frontière entre la fiction et le documentaire, qu'il s'agisse d'*Entre les murs* de Laurent Cantet ou des *Bureaux de Dieu* de Claire Simon.

La mise en scène dans le documentaire me gêne : je souhaite rester fidèle en tant que cinéaste à ce que je vois. C'est pourquoi je ne fais aucune mise en scène dans mes films. Ma mise en scène se limite au cadrage, et aussi au choix des personnes qui interviendront dans le film.

Ce que j'aime dans le documentaire ce sont les rapports avec mes interlocuteurs. L'entretien a quelque chose de mystérieux. Parfois, quand la caméra tourne, la personne filmée va se mettre à dire des choses qu'elle ne pensait pas dire et qui l'étonnent elle-même. Ce sont ces moments inattendus qui me procurent un véritable bonheur.

Dans un objectif militant, vos interlocuteurs ont peut-être aussi l'envie de transmettre certains messages devant la caméra et deviennent dès lors

moins naturels que de coutume...

Lorsque cela se produit, généralement j'arrête de tourner. Cela me fait penser à un repérage que j'ai effectué dans une usine au Venezuela. Les salariés ne pouvaient pas s'empêcher de déverser pendant plus d'une demi-heure le discours officiel. Ce n'est qu'après avoir passé ce discours militant que l'on pouvait commencer à travailler. Je travaille beaucoup mon scénario en amont avec de nombreux repérages, mais lorsque j'arrive sur le terrain avec ma caméra j'essaie de m'éloigner de mon scénario pour rester ouverte à l'imprévu. Sur le Larzac, j'étais un peu déprimée parce que j'avais l'impression que mes interlocuteurs me disaient la même chose que lors des repérages. Ce n'est qu'en regardant mes rushes que je me suis aperçue que j'avais finalement un matériau très riche. Parfois trop travailler son sujet peut lui nuire. D'un autre côté, si l'on ne connaît pas bien les gens... Il m'est aussi arrivé de filmer des personnes que je rencontrais pour la première fois. Il n'y a pas de règle immuable en documentaire. Tout est possible pourvu que cela sonne juste.

Entretien réalisé par Cédric Lépine